

Le sens de l'histoire

●●● **Pierre Gibert s.j.**

*Professeur honoraire d'exégèse
à la Faculté de théologie de Lyon¹*

Une bibliothèque contient l'histoire, à fortiori lorsqu'il s'agit de la Bible dont l'écriture a « inventé » l'histoire et l'a insérée dans un projet divin, sujet à des interprétations diverses.

La Bible impose d'emblée à son lecteur une *continuité historique*, plus précisément historienne. Dès le début de la Genèse, une suite narrative s'apprête à courir sur une douzaine de livres, ceux-ci étant reliés entre eux par un jeu continu de transitions, le tout ne s'interrompant vraiment - mais non définitivement - qu'au terme du 2^e livre des Rois. De cette histoire, le lecteur n'en aura d'ailleurs pas fini avec cette série première, puisqu'elle lui offre une suite en quatre autres livres : les livres d'Esdras et de Néhémie, et les deux livres des Maccabées. Si l'on tient compte en outre de la prégnance de l'histoire dans les livres prophétiques et dans nombre de passages de livres sapientiaux réfléchissant sur cette même histoire, il sera difficile de contester « le parti pris historique » de l'Ancien Testament (AT). Quant au Nouveau, il n'y a pas lieu d'insister, les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres témoignant de façon immédiate du cours historique de leurs récits, les épîtres de St Paul se situant par ailleurs dans un contexte historique précis et présent.

Le projet historien

Reconnaître dans la Bible - et à la Bible - ce considérable et dominant *projet historien* ne signifie pas prendre à la let-

tre ni pour argent comptant tout ce qui est rapporté. Une chose est un *ensemble* historique, autre chose la *vérité* historique.

La Bible est de son temps et de son espace : de ce Proche-Orient ancien qui, entre Mésopotamie et Égypte, puis dans la culture gréco-latine, n'écrivait ni même ne concevait l'historiographie comme nous la concevons aujourd'hui. Ainsi avons-nous appris et acquis, surtout depuis le XVII^e siècle, un *sens critique* des faits, des documents et des sources que l'Antiquité n'avait pas, même si ses historiens entendaient bien démarquer l'histoire des fables et des contes.

Mais quelles que soient aujourd'hui les relativisations que nous avons fait subir à l'historiographie biblique comme à l'historiographie ancienne en général, la Bible n'en continue pas moins d'être ce qu'elle est, *historienne* dans la variété même de ses genres littéraires où s'entremêlent le légendaire et l'historique, le héros d'épopée et le roi misérable, le mythe et la parabole. Cela étant, le *projet historien biblique* demeure, avec l'importance de son dessein d'ensemble et la force de son intentionnalité.

1 • Pierre Gibert a été directeur de la revue *Recherches de sciences religieuses* de 1998 à 2008. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Bible.

En tout cas, lorsqu'advint le Christ et que son Evangile prêché à travers l'Empire romain fut reçu dans d'importants groupes, tant juifs que païens, c'est bien à cette « histoire » qu'il fut demandé confirmation de la vérité, et de l'un et de l'autre : Jésus annoncé par les Prophètes ; préfiguré dans les grands personnages des Ecritures ; ses actions confirmées par un certain nombre d'événements de l'histoire d'Israël. Tout ceci rendrait non seulement recevable mais nécessaire l'histoire multi-séculaire rapportée dans ces Ecritures que le Christ était venu accomplir.

Invention de l'histoire

Ainsi, et malgré les difficultés que ne manquèrent pas d'éprouver un certain nombre de générations chrétiennes à la lecture de ces faits du passé, différentes relectures de l'histoire devaient se mettre en place pour l'intelligence même de la vérité du Christ et de tout ce qu'il apportait à l'humanité.

Dans la mesure où le christianisme peut être conçu comme une « religion de l'incarnation » et sa théologie fondée sur son principe même, l'histoire ne pouvait qu'avoir une prégnance forte. Et c'est précisément ce qu'allaient mettre en valeur et en place pour quelques siècles les Pères de l'Eglise. Puisant dans cette historiographie biblique, ils s'ingénierent à donner à l'histoire générale une sorte de plan, sinon de programme, pour ces temps qui étaient certes les derniers, mais encore à venir pour une durée inconnue, jusqu'à la Parousie.

C'est dans ce sens, avec les difficultés que nos exigences historiennes nous font éprouver aujourd'hui à la lecture de la Bible, que nous pouvons parler d'une « invention biblique de l'histoire », une

« invention » qui devait marquer l'Occident chrétien depuis saint Augustin surtout, jusqu'à la fin du Moyen Age. Car au moment de la Renaissance et surtout au XIX^e siècle, le modèle biblique de l'histoire se trouvera mis en question, puis oublié dans son rôle historique d'éveil et de structuration de la conscience occidentale, européenne en particulier.

Cet oubli moderne ne doit pas faire négliger ce que la perception biblique de l'histoire a apporté à cette conscience. On se doit de ressaisir le pouvoir qu'a eu l'invention biblique de l'histoire, non seulement dans la chrétienté comme telle, mais dans une conception plus générale de l'histoire, à côté des modèles gréco-romains.

Pourtant, aux tout premiers siècles du christianisme, la Bible et son modèle historique furent difficilement acceptés : les chrétiens d'origine païenne étaient en effet peu enclins à substituer aux « mythes », aux « légendes » et aux récits de bataille dont débordait leur histoire, ceux qu'on leur transmettait à travers l'AT et qui leur apparaissaient guère différents quant à la forme sinon au fond. Il ne faudra pas moins du génie d'Origène et de quelques Pères de l'Eglise pour jouer de l'*allégorie* empruntée au modèle grec, afin d'exorciser des fantasmes historiques trop communs. C'est à ce prix qu'on put pourvoir les « vieilles histoires » bibliques d'une signification christique et donc chrétienne recevable.

On se tromperait pourtant si on réduisait alors l'intelligence de l'histoire biblique à une allégorisation systématique, aussi dominante fût-elle dans les commentaires patristiques et médiévaux comme dans l'art. Quelque attention à l'historiographie des quinze premiers siècles du christianisme laisse reconnaître, en Occident en particulier,

bible

Pierre Gibert :

Comment la Bible fut écrite. Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, Bayard, Montrouge 2011, 162 p.

L'invention critique de la Bible, XV^e-XVIII^e siècle, Gallimard, Paris 2010, 377 p.

La Bible. Le Livre, les livres, Gallimard, Paris 2000, 160 p.

le modèle biblique. C'est ce modèle qui, précisément, a modelé le sens historique des générations chrétiennes, jusque, parfois, à lui fournir des schèmes tant pour construire les récits que pour juger des personnages et des événements.

Lectures temporelles

Ainsi, dès le XI^e siècle, la traduction en islandais du 1^{er} livre de Samuel inspirera les moines locaux dans leurs « recueils » et rédactions des fameuses sagas. Un peu plus tard, certains chroniqueurs de l'histoire de St Louis, quelque peu embarrassés par le modèle trop particulier du rapport du Christ à la royauté, mettront en valeur la sainteté héroïque de leur roi à travers la figure et le destin de Josias.

Mais c'est surtout la structuration du *temps historique* qui se fera selon de grandes périodes ordonnées à partir de l'historiographie biblique, et modelées sur elles. Certes, le procédé peut paraître aujourd'hui artificiel et plus ou moins arbitraire, impliquant une lecture « reconstructiviste » des livres bibliques et de leur continuité. Mais dans la mesure où l'histoire est aussi intelligibilité, et pas seulement narrativité multiforme et indéfinie, les historiens patristiques et médiévaux reconnaissaient dans l'histoire vétérotestamentaire des modèles de cette intelligibilité de l'histoire que l'avènement du Christ leur imposait.

Ainsi, découpèrent-ils le temps historique en sept grandes périodes, selon les sept jours de la création, en fonction d'une symbolique des chiffres dans laquelle le chiffre sept représentait une perfection, quitte à ne point s'entendre sur la répartition des données. En effet, la question se posait inévitablement : en ce temps présent, qui est celui du

Christ ressuscité, est-on parvenu au septième jour, ou ce septième jour est-il encore à attendre comme correspondant au temps de la Parousie ?

Quoiqu'il en soit, le découpage des six premiers jours recouvrait toute l'histoire du monde et de l'humanité. Après quoi, il suffisait de reprendre la synthèse vétérotestamentaire jusqu'aux livres des Maccabées, pour distribuer ces grandes périodes et aboutir à l'avènement du temps du Christ et de l'Eglise. Pour cela, les lectures apocalyptiques, en particulier celles de la succession des empires selon le livre de Daniel (Dn 7-9 ; 11...), permettaient de normaliser ces découpages périodiques qui aboutissaient inévitablement au Christ.

Le sens de l'histoire, ainsi inspiré de la Bible et de ses modèles repérés à travers ses livres historiques, puis confirmés dans la littérature apocalyptique et le Nouveau Testament, allait marquer pour des siècles la chrétienté. Il est toujours intéressant de retrouver dans les grands ouvrages historiques chrétiens, depuis celui d'Eusèbe de Césarée au IV^e siècle, les utilisations plus précises des grands épisodes et des grands personnages bibliques pour narrer et organiser l'histoire contemporaine. Pour les rois, notamment, certains modèles bibliques n'étaient jamais loin, et quelque sensibilité à la chose permet aujourd'hui encore, à travers les histoires des rois, même par-delà le Moyen Age, de percevoir les modèles bibliques.

Mais il ne s'agissait pas seulement de schémas littéraires ; il s'agissait aussi de juger des personnes et leurs actions en rappelant des exemples qui ne pouvaient que transcender les époques et les lieux. Ainsi ne craignait-on pas, au temps de la monarchie, jusqu'à la veille de la Révolution française, d'évoquer les rois bibliques ou certains héros, tels Moïse ou Josué, et de les rapprocher

de personnages contemporains. Ou encore, les révolutionnaires qui, en 1794, décidèrent de détruire la galerie des rois de la façade de Notre-Dame de Paris, crurent sans doute inscrire leur geste dans l'abolition de la royauté française, ignorant apparemment qu'il s'agissait des rois de l'AT. Mais là où ils ne se trompaient pas, c'est que cette galerie portait la symbolique d'une royauté qui évoquait aussi le modèle français... qu'elle contribuait ainsi à justifier.

Ainsi se forgea un esprit historien dans la chrétienté européenne, jusqu'à ce que la critique historique prît un tour nouveau à la fin du Moyen Age, puis à la Renaissance. Le XVII^e siècle finissant se chargera de pousser cette critique jusqu'à la rigueur d'analyse de tous les documents reçus du passé. L'exigence de vérité et donc de véracité dans l'histoire prendra progressivement le dessus, atteignant l'historiographie biblique, notamment par ce qu'on appelle l'exégèse historico-critique.

Humaine et divine

Pourtant il ne faudrait pas tout ramener à une rupture sans retour avec la vérité historique acceptée jusqu'ici, même s'il n'est pas question de reprendre au pied de la lettre une histoire qui ne pouvait que dépendre des limites des moments où elle fut construite et rédigée.

Pour cela, deux registres historiques doivent être distingués. Tout d'abord, celui du *narratif composite*, plus ou moins légendaire, limitant la « vérité historique » à l'intérieur de l'AT, et donc la véracité apparente de l'historiographie biblique. Puis celui d'une *symbolique de signification*, qui permet de prendre acte de l'exigence historique du corpus biblique dans sa portée visionnaire, théologique, spirituelle et

morale. Car si Israël a voulu écrire son histoire en faisant consciemment de l'histoire, c'est qu'il en allait de sa foi et de ses perceptions corrélatives de l'humanité, du temps, de l'espace et surtout de son Dieu. Autrement dit, Israël ne pouvait concevoir sa propre aventure religieuse, spirituelle, mystique que dans un chemin d'histoire borné par de grands événements repères et en des lieux d'évocations où il pouvait reconnaître l'expression de la volonté de son Dieu, toujours adressée à lui comme elle l'avait été à ses ancêtres.

Peu importe ici ce qu'on demande depuis toujours à l'histoire : la vérité selon l'ordre d'une certaine objectivité. Car il s'agit de bien davantage, d'une intelligence de la foi qui est expérience d'homme et d'humanité, c'est-à-dire d'êtres immergés dans une histoire qui les définit et dont ils ne peuvent s'abstraire, fût-ce pour rencontrer Dieu. Et c'est avant tout le sens historique - et historien - de l'AT qui, en traçant un chemin d'histoire depuis les origines, dit ce rapport de l'homme à Dieu dans sa quête de Dieu, et, réciproquement, le rapport de Dieu à l'homme dans sa quête de l'homme.

C'est pourquoi cette histoire se présente - et se veut - aussi humaine que divine, jusque dans ces limites qui gênent parfois notre science de modernes. Mais l'intelligence chrétienne comme l'intelligence juive de la foi et de Dieu tiennent exclusivement à ce sens de l'histoire. Aussi, quand « les temps furent accomplis », lorsque les bergers puis les mages furent un jour conviés à reconnaître un enfant nouveau-né, c'était bien dans une histoire, la leur et la nôtre, qu'ils le reconnurent. Dans cette histoire en laquelle, comme croyants, nous continuons de le confesser.

P. G.

bible